



Leslie Kaplan, Jane Sautière, Henri Raczymow, Philippe Fusaro, Pascal Commère, Baptiste-Marrey, Dominique Fabre, François Salvaing, Jacques Séréna, François Bon, Emmanuelle Pireyre, Jean de Breyne, Sylvie Gracia, Mouloud Akkouche, Nicolas Fargues, Alice Ferney, Fabienne Swiatly, Lucien Suel, Christine Détrez et Aurélie Pétreil

Tours et détours en bibliothèque. *Carnet de voyage*

Presses de l'enssib

À portée de main

Fabienne Swiatly

DOI : 10.4000/books.pressenssib.1865

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : enssib2012

ISBN électronique : 9782375460245



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

SWIATLY, Fabienne. *À portée de main* In : *Tours et détours en bibliothèque. Carnet de voyage* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressenssib/1865>>. ISBN : 9782375460245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressenssib.1865>.

Fabienne Swiatly

Bibliothèque universitaire Chevreul, Lyon

À portée de main

Un empêchement

Répondre à une commande. Écrire à partir de, autour d'une bibliothèque, médiathèque – j'hésite souvent sur l'intitulé – quoi de plus simple me suis-je dit, et pourtant découvrir qu'il y a de la crainte. Qu'il y a un empêchement.

Bibliothèque universitaire Lumière Lyon 2 de la rue Chevreul. Je visualise bien le bâtiment érigé vers les quais du Rhône où le fleuve poursuit son chemin d'indifférence malgré les promeneurs sur la rive.

Le bâtiment, je le connais de l'extérieur. Je n'y suis jamais entrée. Depuis la commande faite du texte, je l'évite.

Je voulais pourtant le photographier cet hiver. Saisir l'ambiance particulière lorsqu'il fait nuit pendant le jour. Les lumières de l'intérieur qui invitent à entrer. À venir se mettre au chaud.

Je ne me suis pas rendue sur place, je n'ai pas pris de photos. J'ai comme oublié. Fêtes de Noël où de toute façon s'absente de moi toute forme de désir.

Pourtant j'avais sciemment choisi cette bibliothèque universitaire, la BU comme je ne parviens pas à dire. Le lieu des étudiants.

Je n'ai jamais étudié. J'ai quitté l'école en terminale pour m'inventer une vie ailleurs. Le mot « étudier » qui ne s'applique pas aux lycéens. Les lycéens apprennent.

Et moi, j'ai appris quoi ?

J'ai choisi la bibliothèque qui m'était la plus étrangère parmi toutes celles de la liste. La plus lointaine, pas en kilomètres puisqu'elle est située dans la ville où j'ai vécu pendant vingt-cinq ans.

Pendant tout l'hiver, je n'ai pas réussi à m'y rendre.

Le pas-de-porte

Me reviennent les propos d'un lycéen en bac pro industriel qui, lors d'un atelier d'écriture, racontait comment, petit, il se sentait idiot à la bibliothèque avec sa carte à la main sans savoir quoi prendre. Un monde impénétrable et depuis il ne s'intéressait qu'au foot. Il avait conclu en disant : *la culture ce n'est pas pour moi* et j'avais tenté de lui expliquer que la culture n'est pas un but mais un moyen. Qu'il existait des auteurs

amateurs de foot et que le sport était le thème de certains livres. Je n'ai pas su le convaincre.

Depuis que j'ai accepté d'écrire ce texte, je me sens comme lui. Un peu idiot avec ma commande à la main devant ce lieu que je ne parviens pas à pénétrer.
J'ai perdu mes moyens.

La honte

La honte. Il y a de la honte pour moi à questionner un tel lieu. Il y a de la honte pour moi à m'épancher sur mon empêchement. Je relis Annie Ernaux :

«J'ai mené une réflexion difficile, qui a duré six mois environ, sur ma situation de narratrice issue du monde populaire, et qui écrit, comme disait Genet, dans « la langue de l'ennemi », qui utilise le savoir-écrire volé aux dominants. ¹»

Dans mes rencontres avec les lecteurs, parfois à la médiathèque, j'explique que je suis issue d'une famille sans intérêt pour la culture, où les livres servaient à dissimuler une porte condamnée (ce n'est pas une métaphore). Bibliothèque décorative.

Sur quelle frontière inconfortable, ai-je situé cette commande ?

J'aurais dû choisir un endroit tout public et m'embarquer dans un joyeux descriptif. Cerner le lieu plutôt que m'enfermer dans la plainte. J'aurais dû contraindre Perec à quitter l'étagère et m'obliger à une belle liste avec des etc. et des et puis voilà.

Choisir l'épuisement du lieu.

J'ai voulu faire la maligne et me voilà avec un bel empêchement d'écrire. Pas de quoi être fière.

Énumération

En attendant que la date butoir me contraigne à l'écriture et il faudra bien que quelque chose s'écrive, j'ai

¹. Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, Stock, 2011.

listé sur mon carnet, tout ce qui me relie à une bibliothèque. L'école primaire protestante de mon enfance à Amnéville devenue la médiathèque Jean-Morette. La bibliothèque du Centre Georges-Pompidou où je traînais à dix-neuf ans parce qu'au chômage, sans le sou et que je ne connaissais personne à Paris. Bibliothèque municipale de la Part-Dieu où j'emmenais mes filles et leur lisais des histoires, souvent d'autres enfants se rapprochaient. J'y ai découvert mon goût pour la lecture à voix haute. Médiathèque du Bachut où je repartais le sac gavé de livres et de cédéroms. Oubliant vite ce que j'avais choisi et comme une surprise en rentrant. Médiathèque de Bédarieux où j'animais des ateliers d'écriture le dimanche, on me laissait la clé et le code pour désactiver l'alarme. La petite bibliothèque de la Duchère aujourd'hui disparue où je faisais écrire des enfants surexcités sur le thème du sport, moi qui n'y connais rien et l'un deux obtiendra un prix pour sa nouvelle. Mediathek de l'Institut français à Berlin pour lire les journaux dans la langue maternelle. Médiathèque Jean-Falala de Reims où bientôt je vais lire avec la cathédrale en arrière-plan.

Lieux connus.

Lieux communs et pourtant l'appréhension.

Une étape

J'écris une lettre à mon amie K. qui s'intéresse à ce travail où je dis entre autres :

« Ce matin, j'ai allumé l'ordinateur et j'ai ouvert le dossier « J'amasse », textes que je dois lire bientôt, mais que je trouve mous. Sans jus. À la ramasse. Alors j'ai fermé le dossier et j'ai ouvert celui d'« Annette » et j'ai passé une heure à corriger les fautes, à changer l'ordre des mots dans certaines phrases. Je n'ai pas ouvert le dossier « ensib », je ne sais toujours pas quoi écrire. J'ai commencé plusieurs textes et je ne sais plus ce qui m'est demandé. Je ne sais plus quoi dire. Je reste à la porte... un titre possible pour le texte ?

J'aimerais sentir la nécessité m'imposer un rythme et prendre le dessus. Je veux éviter l'alignement de mots. La logorrhée. L'autosatisfaction.

Il ne s'écrit rien. Je suis devenue bête.

Je quitte l'écran.

Dehors, la neige s'accroche aux cimes pendant que l'herbe s'extrait de la terre. Des chats prennent le soleil ou chassent le mulot. J'aime les chats, ils n'aboient pas.»

Dans toutes les villes où je me rends, je visite le cimetière pas forcément la bibliothèque.

Un questionnement

Que s'agit-il d'écrire ? Un éloge du lieu ? Un commentaire du présent ? Que vont écrire les autres ? De quoi suis-je redevable et qui me paye exactement ? Qu'est-ce qui est important dans une bibliothèque ?

Rendre compte.

J'ai du yaourt dans la tête.

Je saute à la ligne.

Une deuxième étape

J'envoie un courriel à la directrice de la bibliothèque universitaire et à ses collègues. J'y annonce que je passerai à la bibliothèque les 23 et 24 avril ; que je ne souhaite pas une visite particulière mais que je tiens à signaler ma présence. Je contrains l'agenda.

Pas de porte

Lendemain du premier tour des élections. Il fait froid et gris. J'ai oublié mon appareil photo à 150 kilomètres de là. Rues embouteillées, j'arrive avec une heure de retard sur l'horaire prévu, mais je suis la seule à le savoir. Je me gare rue Chevreul, quelques euros dans l'horodateur. Tension intérieure qui s'impose en migraine. C'est idiot de craindre ainsi un lieu public. Un espace public. Tout le monde peut entrer, pourquoi pas moi ? Qui va me démasquer ?

Je me laisse happer par le flot d'étudiants.

J'y suis.

Au rez-de-chaussée, dans la lumière nette et le vif des meubles colorés, je prends une inspiration forte. Peut-être que l'on me demande le pourquoi de ma présence alors je m'assois à une

table. Je me mets à l'abri des regards et j'ouvre mon carnet. Je me donne une contenance. Venir aujourd'hui et demain. Quelques heures de présence. Immersion.

Rez-de-chaussée – salle de presse

Des ordinateurs ouverts sur les tables alignées face aux fenêtres, déballage de feuilles, doubles pages, carnets, cahiers, blocs-notes, fiches, photocopies et des surligneurs. J'en compterai jusqu'à quinze différents pour une jeune fille dont le fluo va recouvrir presque entièrement la page. Je doute de l'efficacité du système mais peut-être est-elle atteinte de synesthésie. Je découvre la quantité de nuances possibles dans la famille des surligneurs.

Je suis la seule à écrire sans avoir de livres ou documents ouverts devant moi. Je lève les yeux, j'observe, je note et je m'amuse à compter le nombre de filles et garçons présents.

Dans les présentoirs, à portée de main, de nombreux journaux : *The Times*, *Süddeutsche Zeitung*, *Corriere della Sera* commentent les élections de la veille, j'hésite à déplier l'un d'entre eux. Lire les commentaires des pays étrangers sur les élections et sortir enfin de l'étroit regard national, c'est bien tentant ce matin, mais je ne suis pas là pour bouquiner. Rester concentrée.

Ce sera pour un autre jour.

Quelque chose s'apprivoise puisque j'évoque une autre fois.

Je quitte la salle de lecture, je change de niveau.

Escalier hélicoïdal qui invite à la photographie. L'appareil resté sur mon bureau dans son étui avec le chargeur de batterie à côté. Et puis zut.

Premier étage – pôle droit

Quarante-deux filles, onze garçons. Concentration palpable, une absence de bruit plutôt que du silence. Sur les tables, les troussees entrouvertes comme des bouches colorées. Un reste d'enfance. Pas un seul portable ne sonnera. Rien de perceptible quant à leurs questionnements intérieurs.





Des doutes, de l'ennui, des craintes, de l'excitation intellectuelle... que se passe-t-il pour eux en ce moment? Il serait intéressant d'en questionner quelques-uns au hasard. Pourquoi le droit? Comment imaginent-ils leur avenir? Aiment-ils apprendre où s'agit-il seulement de réussir des examens? De quelles volontés sommes-nous captifs?

À la fin du collège, j'ai voulu m'engager dans une voie littéraire. Il aurait fallu redoubler, mais les parents n'ont pas voulu puisque j'étais acceptée dans une section commerciale. Serais-je devenue professeure de français? Mes lecteurs me disent souvent qu'il valait mieux que je ne suive pas une voie littéraire. Et je ne sais pas comment interpréter cette réflexion. Quel lien y a-t-il entre des études littéraires et la littérature?

Le titre des livres proposés dans les rayons ne m'attire guère sauf l'alignement rouge des ouvrages Dalloz. Je passe mon doigt sur le dos, comme un signe amical: je suis passée par là.

Deuxième étage – pôle économie-gestion

Vingt et une filles et onze garçons. Moins d'ordinateurs ouverts qu'à l'étage précédent. Je n'en déduis rien, je constate. Une jeune fille bâille longuement au-dessus de son livre puis reprend soigneusement sa prise de notes, écriture régulière sans aucune rature.

Étage qui ressemble à celui du dessous. J'écris: *économie nombril du monde*.

Je regarde autour de moi, note peu. Pas envie de m'attarder. Trop de réel dans tous ces livres. Un *a priori*, mais l'époque nous sature les oreilles et la pensée avec l'économie. Je m'échappe déjà vers l'étage du dessus, envie de dépenser du rêve.

Me revient une lecture donnée à la Duchère, j'avais lu des extraits sur le désherbage, terme technique bien connu des bibliothécaires. Extraire des livres pour que respire la bibliothèque. Exercice de nettoyage très compliqué.

Préserver l'exception ou entretenir le tout-venant?

Troisième étage – pôle sciences sociales

À l'entrée, des nouveautés s'offrent sur le présentoir, j'entrouvre *Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires* de Bernard Lahire.²

Je lis debout et m'interroge sur l'habitude prise de lire ou écrire assis. Pourtant le savoir devrait nous mettre sur pieds.

Je note quelques phrases du livre et retrouve, telle une compagne de voyage, des extraits du livre *Les Armoires vides* d'Annie Ernaux³.

Dans les différentes salles de l'étage, je compte vingt-trois filles, huit garçons. Les livres proposés ici m'intéressent déjà plus. Territoire du social.

En farfouillant, je trouverais certainement des réponses à mes questionnements quant à ma place dans le monde intellectuel. Mais il me faut être prudente, depuis deux ans j'ai développé une allergie au papier et mes doigts s'irritent vite au contact des documents imprimés surtout s'ils sont anciens. Un comble. Il m'arrive de saigner sur les pages.

J'envoie un texto à K. pour lui dire combien les lieux sont agréables et que je me sens mieux. Je m'imagine volontiers venir y écrire. Elle me propose de m'accompagner pour la visite du lendemain. J'ai couvert de notes mon carnet et je suis traversée par une belle faim. Je redescends l'escalier avec énergie.

Je reviendrai donc demain.

K. me rejoint à la bibliothèque. Je lui fais visiter, elle ne connaissait pas les lieux. Je l'emmène dans les étages comme si c'était chez moi. Puis je l'invite à nous séparer car je dois poursuivre ma visite. C'est un travail sérieux.

Troisième étage – Pôle langues – LEA

Trente-huit filles, seize garçons. Nombreuses fiches de couleur, classeurs et cahiers éparpillés sur la table. Univers papier, à quoi servent les ordinateurs ?

Un jeune garçon tente de résister à la fatigue puis s'endort franchement sur son livre, sa joue gauche froisse la page. Je m'installe face à la baie vitrée, toits gris qui s'ajoutent aux nombreuses nuances de gris du ciel. Il fait bon dedans.

Près de moi le rayon littérature arabe, calligraphies dorées des couvertures. Je me dis que je ne sais

2. Bernard Lahire, *Tableaux de famille : heurts et malheurs scolaires en milieu populaires*, Points, 2012.

3. Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, Gallimard, 1984.

rien ou si peu sur la culture arabe. Un monde rétréci par le fait divers et la peur des autres. J'ouvre un livre pour élargir l'horizon. L'ignorance est une arme délicieuse pour les dominants.

*Pour ceux qui ont appris
À lire dans les ténèbres,
Et qui les yeux fermés
N'ont pas cessé d'écrire
Mourir ainsi c'est vivre.*

Kateb Yacine⁴

Aujourd'hui j'ai amené une trousse avec des crayons de papier, un taille-crayon, une gomme et un surligneur jaune. Je n'ai pas amené comme beaucoup, la petite bouteille d'eau qui vient rafraîchir.

Je regarde. Je note.

L'avenir a un visage studieux en ce lieu. Apprendre est-ce savoir ?

Je me remets en mouvement, il me reste un dernier étage à visiter.

Quatrième étage – Pôle Arts

Comme une récompense de gravir les quatre étages, territoire des arts où je me sens plus à l'aise. La ville s'agrandit derrière les fenêtres.

Je compte trente-huit filles, dix-huit garçons.

Je note sur mon carnet une pensée qui m'étonne : *la bibliothèque comme la piscine est un lieu où le désir sexuel ne me traverse pas. Corps occupé ?*

Les jeunes qui étudient ici sont-ils les mêmes que je croise sur les quais près des péniches bars ? Mouvement, ivresse et fous rires.

Ici le corps est presque immobile et ne révèle quasi rien des pensées intimes. Les postures souvent avachies au bout d'un moment ou si rigides que l'on imagine les tensions le soir dans la nuque ou le bas du dos.

J'ouvre de nombreux livres. Peintures, sculptures,

⁴. Kateb Yacine, *C'est Vivre* (Paru dans *Jeune Afrique*, Paris, n°107, 5-11 novembre 1962).

biographies d'artistes, photos, architecture. J'envoie un texto à K. : *décidément c'est trésor un tel lieu.*

Je m'attarde sur un livre de Lucian Freud. Corps déformés, encombrés qui m'entraînent vers d'autres territoires de la création. Prendre en photo les corps apprenants, oui ce pourrait être un projet.

J'oublie les appréhensions du début. Je suis entrée dans la bibliothèque universitaire qui ne sera jamais une BU pour moi, mais peut-être un nouvel espace de travail.

Je referme le livre et me revient que la bibliothèque du Centre Pompidou m'a permis de voir ma première exposition d'art contemporain. Une rétrospective de Niki de Saint Phalle aménagée dans une salle attenante. Un cheminement à travers ses peurs (lorsqu'elle tirait avec un fusil sur ses œuvres) jusqu'à l'éblouissement de ses géantes rondes et colorées.

J'avais acheté le livre de l'expo que je possède encore. Ce jour-là j'ai su que je ne deviendrais pas folle comme ma mère. Des mains invisibles mais décidées m'avaient dirigée jusqu'à là. La bibliothèque m'avait ouvert une sacrée porte.

J'y suis entrée.
